



SUZANNE ENOCH

Trop anglaise, mais si adorable

LES MACTAGGERT



AVENTURES & PASSIONS

Suzanne Enoch

Originnaire de Californie du Sud, elle a obtenu un diplôme de lettres à l'université de Californie (Irvine). Auteure à succès de romances historiques et contemporaines, elle affectionne tout particulièrement la période de la Régence.

Ses livres pleins d'humour et aux dialogues enlevés ont été récompensés par le Romantic Times et figurent régulièrement sur la liste des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

Trop anglaise,
mais si adorable

Aux Éditions J'ai lu

LES REBELLES

- 1 – Partie d'échecs
N° 10617
- 2 – Étrange complicité
N° 10773
- 3 – La duchesse aux pieds nus
N° 10789
- 4 – Laisse-moi t'aimer
N° 11842

SCANDALEUX ÉCOSSAIS

- 1 – Un diable en kilt
N° 11175
- 2 – Le quadrille
N° 11179
- 3 – La fleur des Highlands
N° 11191
- 4 – La flamboyante des Highlands
N° 11728

LEÇONS D'AMOUR

- 1 – La dame à l'éventail
N° 11881
- 2 – La femme au charme discret
N° 11913
- 3 – La dame de ses pensées
N° 11984

LES HÉROS

- 1 – Le héros des Highlands
N° 12111
- 2 – Au cœur de la tourmente
N° 12216
- 3 – Un loup en Écosse
N° 12333

SUZANNE
ENOCH

LES MACTAGGERT – 1

Trop anglaise,
mais si adorable

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
IT'S GETTING SCOT IN HERE

Éditeur original
St. Martin's Paperbacks Edition
published by St. Martin's Press, New York

© Suzanne Enoch, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

À ma mère, qui continue d'acheter
des exemplaires supplémentaires
de chacun de mes livres afin d'être sûre
que je conserve un emploi rémunéré.
Je t'aime, *màthair*.

Prologue

Un beau jour – de mai 1785 pour être précis –, Angus MacTaggart, comte Aldriss, quitta le fin fond des Highlands écossais pour se rendre à Londres, en quête d'une épouse fortunée capable de sauver son domaine bien-aimé de la ruine. Aldriss Park appartenait à la famille MacTaggart depuis le règne d'Henri VIII, quand Domhnall MacTaggart, bien que catholique et marié, avait déclaré publiquement qu'Henri devait pouvoir épouser toutes les femmes qu'il souhaitait, tant qu'il n'aurait pas obtenu un fils. Le comte avait reçu Aldriss Park en remerciement de sa compréhension et de son soutien.

Durant les deux siècles suivants, le domaine prospéra. Puis, après une succession de mauvaises récoltes, d'intrusions répétées des Sassenachs, ces maudits Anglais qui prétendaient imposer leurs lois en Écosse, et de MacTaggart portés sur la boisson, le jeu et les investissements aventureux – y compris la conception d'une bicyclette dont le conducteur était assis entre deux roues ; malheureusement, l'engin ne comportait pas de freins, et une série d'accidents faillit déclencher une guerre dans le clan Ross, auquel appartenaient les MacTaggart –, Aldriss Park commença à décliner sérieusement.

Lorsque Angus hérita du titre en 1783, il se rendit compte que le vieux château nécessitait bien davantage

qu'une couche de peinture fraîche pour éviter l'effondrement et la ruine. Il décida donc de se rendre chez l'ennemi anglais, afin de conquérir une femme fortunée. Que diable, les Sassenachs leur avaient apporté, à lui et aux siens, suffisamment d'ennuis au fil des siècles ! Ils pouvaient bien l'aider à se remettre sur pied.

Angus était depuis deux jours à Londres quand il rencontra l'éblouissante Francesca Oswald, lors d'un bal masqué où lui était déguisé en taureau, elle en cygne. Francesca était la fille unique de James et Mary Oswald, vicomte et vicomtesse de Hornford, plus riches que le roi Midas et entourés d'une armée d'hommes de loi. Malgré les mises en garde d'à peu près tout le quartier de Mayfair, Angus et Francesca tombèrent follement amoureux et, grâce à une dispense de bans, se marièrent dix jours plus tard.

Une semaine après le mariage, Angus retourna à Aldriss Park avec Francesca. Laquelle ne tarda pas à découvrir que dans les Highlands il y avait très peu de civilisation, beaucoup de moutons, et un mari qui préférait la bagarre aux danses de salon. Quant à Angus, il s'aperçut que les avoués de son beau-père avaient fait en sorte que la fortune des Oswald reste entre les mains de Francesca. Ce qui conduisit à de formidables disputes, car personne n'est plus irritable qu'un lord écossais désargenté qui s'oppose à une riche Anglaise au sujet des terres de ses ancêtres.

Durant les treize années turbulentes qui suivirent, le domaine retrouva sa prospérité et Francesca donna trois fils à Angus : Coll, Aden et Niall. Chaque naissance attisait chez elle le sentiment qu'aucun être civilisé ne pouvait mener le genre de vie qu'on lui imposait. Elle aurait voulu emmener ses enfants à Londres, afin qu'ils reçoivent une éducation correcte et bénéficient d'une existence convenable. Mais Angus

s'y opposait, arguant que ce qui avait été assez bon pour lui le serait pour ses garçons.

Lorsqu'un quatrième enfant – une fille – naquit en 1798, c'en fut trop pour Francesca. Il était hors de question que sa fille soit élevée dans une contrée sauvage, et s'exprime avec un accent barbare qui ferait d'elle la risée de la bonne société et la condamnerait à épouser un berger ou un ramasseur de tourbe.

Angus refusa de laisser partir ses fils. Mais il consentit à ce que Francesca retourne à Londres avec la jeune Eloïse... à condition qu'elle continue de financer l'entretien du domaine.

Francesca accepta à contrecœur. Comme elle tenait les cordons de la bourse, elle put néanmoins imposer ses propres conditions pour tenter de conserver un peu d'influence sur ses fils : les trois garçons devraient se marier avant leur sœur, ils épouseraient des Anglaises de bonne famille, et au moins l'un d'eux convolerait avec une jeune fille que Francesca aurait elle-même choisie.

Elle savait qu'Angus les élèverait à sa guise, mais il s'agissait de ses enfants à elle aussi. Et elle avait bien l'intention de veiller à ce qu'il y ait un semblant de bienséance dans leur vie. Après tout, elle était fille de vicomte, et sa progéniture devait se conduire en conséquence. Elle refusait que ses voisins londoniens puissent un jour considérer ses fils comme des rustres sans manières ni éducation.

Afin de s'en assurer, elle convainquit Angus – ou, plutôt, elle l'y contraignit – d'accepter un accord dont l'une des dispositions était celle-ci : si la jeune Eloïse MacTaggart se mariait avant l'un des garçons, Francesca ne donnerait plus un sou pour le domaine.

Angus n'eut d'autre choix que de signer. Mais étant donné que Coll, l'aîné, n'avait que douze ans lors du départ de Francesca, et qu'Eloïse n'était qu'une toute

petite fille, il pensait avoir le temps de renégocier ces dispositions. Cependant, si Angus et Francesca restèrent légalement mariés, pas une fois ils ne se rendirent visite. Et les trois garçons considérèrent que leur mère les avait abandonnés.

Au printemps 1816, lorsqu'il reçut une lettre de Francesca lui annonçant les fiançailles de leur fille, Angus fut effondré. Il avait espéré que ses fils auraient alors trouvé des épouses écossaises, prouvant ainsi à leur mère qu'elle ne pouvait contrôler leur vie. Mais les garçons, dotés tous les trois d'un caractère entier, refusaient d'être contraints au mariage. À présent, n'était-il pas trop tard ?

Angus convoqua ses fils autour de ce qu'il prétendit être son lit de mort, et il leur avoua tout : le soutien financier apporté par Francesca au domaine, la signature de l'accord, le fait que leur mère les tenait tous. Ce dernier trait, expliqua-t-il, était caractéristique des Anglaises et de leurs manières fourbes. Pour le salut du domaine, les jeunes gens devaient se rendre à Londres sur-le-champ. Inutile même d'attendre de l'avoir mis en terre, et encore moins d'observer la période de deuil réglementaire. Francesca ne leur octroierait aucun délai, et il fallait à tout prix qu'ils soient mariés avant leur sœur.

Les garçons, adultes à présent, ne furent pas enchantés de ces obligations imposées par une femme dont ils se souvenaient à peine. Étant des hommes astucieux, indépendants, au physique exceptionnel, accoutumés à agir à leur guise, ils décidèrent de se rendre à Londres non pour obéir, mais pour circonvenir leur mère et contrecarrer ses plans.

C'est ainsi, chère lectrice, cher lecteur, que commence notre histoire.

1

— Je sens la puanteur d'ici, déclara Niall MacTaggart.

Il arrêta sa monture, un hongre bai nommé Kelpie, au sommet de la petite colline. Puis il se laissa glisser au sol.

Devant lui s'étendait un vaste réseau de rues noyées dans la brume et la fumée. Seuls des clochers émergeaient çà et là de la grisaille pour lancer leur pointe vers le ciel lourd. Les mots lui manquaient pour décrire l'odeur et le bruit qui montaient jusqu'à lui.

— Par saint Andrew, marmonna-t-il, tu as déjà vu quelque chose comme ça ?

— Non, répondit Coll, son frère aîné.

Le vicomte Glendarril, perché sur son grand étalon noir, Nuckelavee, se pencha en avant, les poignets croisés sur le pommeau de la selle.

— Je pense que nous avons trouvé l'enfer, ajouta-t-il.

Le second frère aîné de Niall, Aden, s'arrêta derrière eux.

— Trouver une femme ici n'est pas la première chose qui me vienne à l'esprit, fit-il remarquer en flattant l'encolure de Loki, son pur-sang alezan. Si vous voulez mon avis, nous devrions soustraire notre sœur à ce cauchemar et retourner dans les Highlands.

— Où nous l'enfermerions dans un couvent, déclara Niall. Si nous pouvons l'empêcher de se marier, nous

n'aurons aucune raison d'offrir des bouquets et de lire de la poésie à des jeunes filles évanescentes élevées sous cloche.

Mais ce plan avait été écarté par Coll, qui prétendait qu'à eux trois, ils parviendraient à convaincre Francesca Oswald-MacTaggart de renoncer à l'accord fixé avec leur père. Coll avait toujours privilégié la bataille, la confrontation, plutôt que la diplomatie ou le subterfuge. Comme sa méthode était généralement couronnée de succès, Niall et Aden avaient accepté de lui donner une chance.

Niall se retourna en entendant arriver leur escorte à cheval, ainsi que les deux chariots chargés de leurs bagages. Un spectacle volontairement impressionnant. Ils avaient même emporté un cerf empaillé.

Niall mit le pied à l'étrier et remonta sur Kelpie pour suivre, derrière ses frères et les chariots, la route boueuse et parsemée d'ornières.

Londres...

Il aurait préféré patauger dans une tourbière plutôt que de passer une heure à Londres. Mais leur père avait signé un papier et, dix-sept ans plus tard, il avait refusé de quitter son soi-disant lit de mort pour aller dénoncer cet accord.

Par une journée ensoleillée – si une telle chose existait dans ce pays –, les chênes et les ormes qui bordaient la route devaient procurer une ombre agréable. À cet instant, ils éveillaient en Niall la nostalgie des pins et des sommets déchiquetés des Highlands, coiffés de neige. Bonté divine, seulement cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'il les avait quittés ? Il faisait plus chaud, ici. La brise, même annonçant la pluie, n'avait pas ce piquant qui transperçait un homme jusqu'aux os.

Ayant rejoint Aden, il chevaucha à son côté derrière le grand cheval de guerre de Coll. Leur escorte était

plus pour la parade qu'autre chose. De l'avis de Niall, même un brigand sassenach n'aurait pas osé s'en prendre aux frères MacTaggart. Il n'empêche qu'il fallait bien quelques hommes pour fermer la marche. Cette arrivée en grande pompe lui laissait un goût amer : la période d'agnelage battait son plein en Écosse, ils avaient dû reporter les jeux traditionnels qui se tenaient en juin depuis deux cents ans, ainsi que des dizaines d'autres choses qui, toutes, demandaient leur attention.

— Tu sais, dit Aden, si tu fais cette tête-là en rentrant chez nous, il y a bien une centaine de jeunes filles qui périront de chagrin.

Niall jeta à son frère un regard oblique.

— Si je suis obligé d'épouser une fleur du Sud aux lèvres pincées, ces cent jeunes filles périront toutes de chagrin. Même celles qui te courent après boudront, après avoir lu l'annonce de tes noces.

— Coll ne laissera pas Francesca lui choisir une femme.

— Je l'espère. Et remercions le diable que ce soit lui qui ait retourné la mauvaise carte. Vu la manière dont il grince des dents depuis cinq jours, je suis surpris qu'elles ne soient pas toutes tombées.

Après avoir jeté un coup d'œil à leur frère aîné, Aden tira un jeu de cartes de sa poche et forma un éventail d'une seule main.

— À mon avis, il se battra davantage pour nous en ayant lui-même la corde au cou.

Quoi qu'il en soit, Niall se félicitait de ne pas être l'actuel vicomte Glendarril. Il était déjà assez horrible d'être obligé de choisir une épouse sassenach ; mais qu'une femme qu'il n'avait pas vue depuis dix-sept ans le choisisse aurait suffi pour qu'il envisage de s'exiler aux colonies.

Les fermes isolées avaient cédé la place à un réseau de constructions de plus en plus dense. Échoppes d'artisans, hôtels, auberges, bordels, tavernes et commerces se succédaient avec, de temps à autre, des bâtiments imposants dont le sommet se perdait dans le brouillard. Et puis, il y avait maintenant une foule de gens qui criaient dans différentes langues, avec une multitude d'accents, proposant des oranges, du poisson, des tourtes et des produits de l'Orient lointain. C'était donc ça, la civilisation ? Ces individus qui se retournaient à leur passage pour les dévisager, comme si eux, les Highlanders, étaient une curiosité ?

Niall dut tirer brusquement sur les rênes de Kelpie pour éviter une fille presque squelettique qui ramassait du crottin dans un seau.

— Un asile d'aliénés ! marmonna-t-il.

— Au nom de sainte Margaret, qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Aden en désignant un coin de rue.

Niall tourna les yeux dans la direction indiquée. Il vit un homme grand et mince, vêtu d'une redingote vert vif si étroite qu'il n'aurait pas pu lever les bras au-dessus du coude. Le col de sa chemise, blanc et raide, frôlait le lobe de ses oreilles, et ses cheveux blonds avaient été frisés comme une toison de mouton. Ses culottes étaient bleu canard, son gilet s'ornait d'un motif jaune et vert, et ses bottes noires, aux talons plus hauts que le sabot d'un cheval, reluisaient à s'y mirer.

— J'en ai vu un comme lui dans un journal de mode qu'Eppie avait sur sa table de nuit, déclara Niall. Ça, Aden, c'est un dandy.

— Je suis trop abasourdi pour te demander ce que tu faisais dans la chambre d'Eppie Andrew. Un dandy... Tu crois qu'il arrive à marcher ?

— S'il fait de tout petits pas, peut-être. Et tu sais très bien ce que je faisais dans la chambre d'Eppie. J'ai vingt-quatre ans, pas onze.

Devant eux, Coll étudia un papier qu'il avait déplié, puis il s'engagea dans une allée étroite et calme. Les maisons, à cet endroit, étaient plus grandes, plus espacées, avec davantage de fenêtres, et elles se prolongeaient à l'arrière par des jardins pittoresques. Encore un peu plus loin, les demeures étaient précédées d'une courte allée privée, et elles présentaient des avant-toits qui permettaient de descendre de voiture à l'abri de la pluie, ainsi que des écuries situées au-delà des jardins.

Bien qu'à l'origine Coll y ait été opposé, ils avaient prévenu de leur arrivée. Niall voyait bien quel bénéfice il y aurait eu à prendre Francesca Oswell-MacTaggart par surprise. Ils auraient pu la mettre au pas, peut-être même l'effrayer suffisamment pour qu'elle déchire ce maudit accord. D'un autre côté, après avoir envoyé une lettre pour annoncer les fiançailles d'Eloïse, elle s'attendait certainement à voir débarquer ses fils. Sans compter que la perspective de dormir dans les écuries parce qu'aucune chambre n'aurait été préparée pour eux n'enchantait guère Niall.

Ils longèrent un petit parc où s'ébattaient des enfants en robes à volants ou en culottes courtes, surveillés par des femmes portant bonnets et robes strictes – des nourrices, sans doute –, avant que Coll ne les conduise dans une autre allée. Ils se trouvaient à présent dans un labyrinthe de rosiers grimpants et de grilles en fer forgé, pas aussi étroit que les rues voisines mais tout aussi suffocant. Lorsque Coll finit par tirer sur les rênes de Nuckelavee, Niall éprouva un certain soulagement.

— C'est là, grommela lord Glendarril, le regard fixé sur l'imposante demeure grise qui se dressait à leur droite.

— Écris-moi sur un papier l'itinéraire avant que nous n'en ressortions, dit Aden. Sinon, je ne le retrouverai jamais.

— Avec un peu de chance, nous serons de retour chez nous avant que tu n'aies à t'en souvenir, répliqua leur frère aîné, qui engagea son grand cheval de guerre dans l'allée.

La porte d'entrée s'ouvrit alors, livrant passage à une flopée de domestiques qui tous, servantes, commis ou valets de pied, rajustaient en hâte bonnets et livrées. L'espace de quelques secondes, Niall crut qu'ils avaient mis le feu à la maison et fuyaient le danger, jusqu'au moment où ils s'alignèrent de chaque côté du perron. Il les compta rapidement : ils étaient quinze. Avec un tel nombre de serviteurs, un homme ne devait même pas avoir besoin de tenir son mouchoir pour se moucher.

— Nous avons mérité une parade, fit remarquer Aden. Croyez-vous qu'ils fassent la même chose chaque fois que quelqu'un approche de la maison ?

— Ça ne semblerait pas très pratique, répondit Niall en se retenant de sourire. Mais les Anglais sont fous, de toute façon.

L'homme mince qui portait l'uniforme le plus élégant s'inclina devant les trois hommes à cheval.

— Lord Glendarril, maître Aden, maître Niall, soyez les bienvenus à Oswell House.

Les domestiques alignés exécutèrent saluts et révérences dans un ensemble impressionnant, tandis que le majordome ajoutait :

— Lady Aldriss vous attend à l'intérieur.

Derrière eux, le premier chariot s'engagea dans l'allée puis s'arrêta, rejoint bientôt par le deuxième. Charles et Wallace, les deux hommes assis à côté des cochers, se levèrent et tirèrent comme prévu leur cornemuse de sous les sièges en bois. Sur un signe de tête de Coll, et après quelques couinements dus à l'arrivée de l'air dans les poches, ils commencèrent

à jouer *The White Cockade* à plein volume. C'était la salutation qui s'imposait.

Niall descendit de cheval et tendit les rênes de Kelpie à un jeune valet d'écurie qui écarquillait les yeux. Les fenêtres des maisons voisines s'ouvrirent les unes après les autres, servantes, valets et toutes les personnes alentour essayant de voir d'où provenait ce raffut. Avant le premier refrain, une petite foule s'était rassemblée dans la rue et frappait des mains au rythme de la musique.

— Je crois que nous sommes trop habillés, fit remarquer Aden en confiant Loki à un autre valet d'écurie.

Par saint Andrew, Oswell House semblait posséder un valet pour chaque cheval dans l'écurie !

— C'était le but, non ?

Après avoir remis d'aplomb son *sporrán* en renard – la sacoche écossaise –, Niall rejoignit ses frères. Le tartan aux couleurs du clan Ross, écarlate strié de noir et de vert, devait être le plus éclatant et le plus célèbre des Highlands. Et comme les trois hommes mesuraient plus d'un mètre quatre-vingts, ils ne passaient pas inaperçus.

— Ne voulez-vous pas...

Le majordome s'éclaircit la gorge.

— Ne voulez-vous pas entrer ? reprit-il d'une voix plus forte.

— Ils n'ont pas encore joué *Killiecrankie*, répliqua Coll. Et vous ne nous avez pas présentés à tous ces braves gens qui se sont si convenablement alignés pour nous accueillir.

Parce qu'il surveillait l'entrée de la maison, Niall aperçut Francesca Oswell-MacTaggart, comtesse Aldriss, à l'instant même où elle émergeait de l'ombre du hall. Il n'avait que sept ans la dernière fois qu'il avait posé les yeux sur elle, mais il l'aurait reconnue parmi des centaines de personnes. Certes, ses cheveux

noirs étaient à présent adoucis par des mèches grises, et le visage d'ange dont il se souvenait s'était un peu empâté. Mais c'était elle, à n'en pas douter. À vrai dire, la seule chose à laquelle il ne s'attendait pas était de la découvrir si... petite. Le sommet de sa tête ne devait pas lui arriver à l'épaule.

Elle s'avança lentement. Sa robe d'un bleu profond aurait sans doute miroité au soleil, mais celui-ci était absent aujourd'hui.

— Je constate que je n'aurai pas besoin d'informer les voisins de l'arrivée de mes fils, déclara-t-elle de cette voix froide, à l'accent distingué, que Niall trouvait très exotique lorsqu'il était petit.

À présent, cette voix ne lui semblait rien de plus qu'anglaise.

— Et je vous en remercie, ajouta-t-elle.

— Oui, nous sommes là, répliqua Coll, les yeux étrécis. À cause de vos menaces, Francesca. Vous avez réussi à conduire notre père sur son lit de mort, et à interrompre les travaux de réfection des canaux d'irrigation auxquels je me livrais.

La comtesse porta la main gauche à sa gorge, qu'ornait un délicat collier en or, puis la laissa retomber.

— Votre père est décédé ?

— Cela se peut, à l'heure qu'il est. Il nous a demandé de partir au plus vite, la survie d'Aldriss étant en jeu. Nous ne savons rien de plus. Pogan – notre majordome, au cas où vous l'auriez oublié – doit nous donner des nouvelles.

— Je n'ai pas oublié Pogan, rétorqua-t-elle. Pas plus que je n'ai oublié l'aversion d'Angus pour Londres. Tant que l'on ne m'aura pas informée du contraire, je garderai un doute sur ce soi-disant lit de mort.

Tout en se frottant les mains, elle prit une grande inspiration, puis elle s'écarta pour se placer sur le côté de la porte.

— Bon... Puisque l'avenir d'Aldriss dépend de votre bonne volonté à accéder à mes vœux, continua-t-elle, je *souhaite* vivement que vous entriez.

Niall jeta un coup d'œil à Coll. À vingt-neuf ans, l'actuel vicomte Glendarril, futur comte Aldriss, était celui qui avait le souvenir le plus précis de Francesca. Après tout, il avait douze ans lorsqu'elle était partie pour Londres. Coll mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et les hommes, pour ne rien dire des femmes, évitaient généralement de se disputer avec lui. Encore moins nombreux étaient ceux qui s'essayaient à lui donner des ordres.

Francesca ne lui avait rien ordonné, mais c'était tout juste. Se rendait-elle compte qu'elle venait d'inviter un taureau à entrer dans son magasin de porcelaine ? Un taureau furieux, qui plus est.

Après avoir soutenu le regard de la comtesse, Coll tourna le dos à la maison.

— Continuez, les gars ! cria-t-il aux joueurs de cornemuse, avant de siffler pour que les chariots s'approchent du perron. Nous avons une sacrée montagne de bagages à décharger, et je préfère entendre les cornemuses que les grognements des valets de pied.

— Ou des voisins, je suppose, marmonna Niall.

Il n'avait guère fondé d'espoir sur le plan de Coll, qui consistait à franchir le seuil d'Oswell House d'un pas martial, à clamer que Francesca ferait bien de revenir sur ses intentions car les frères MacTaggart ne pliaient devant personne, et à repartir sur-le-champ pour les Highlands. Selon toute apparence, ils étaient coincés ici pour quelques jours au moins.

Il leva les yeux vers la cinquantaine de fenêtres qui ornaient la façade de l'immense bâtisse. Au lieu d'un affrontement direct, il aurait voulu privilégier le recours à un avocat londonien pour contester les dispositions prises par Francesca. Un Anglais aurait

eu plus de chances de trouver le moyen de dénoncer un accord anglais que Coll et sa propension à la bagarre. Cette suggestion avait été balayée, bien sûr, car chacun savait qu'un Highlander ne pouvait pas faire confiance à un Sassenach. Pas même à un Sassenach qu'il aurait embauché.

Quoi qu'il en soit, Niall lui-même ne reculait pas devant un éventuel affrontement.

Alors que Coll et Aden donnaient des ordres aux hommes de leur escorte et au personnel d'Oswell House, il gravit les quelques marches du perron.

— On m'a dit que je vous ai connue lorsque j'avais sept ans, lança-t-il d'un ton sarcastique en tendant la main à Francesca. Je suis Niall.

Elle lui fit face, esquissa un pas en avant, puis s'arrêta.

Être un MacTaggart dans les Highlands, cela signifiait rencontrer un tas d'hommes désireux de se faire une réputation sur votre dos, de prouver leur force, leur puissance ou leur richesse en tentant de vous envoyer à terre ou dans la tombe. Niall était devenu habile à deviner quelle personne constituait une véritable menace, laquelle était en proie à la colère, à la crainte ou, le plus souvent, sous l'emprise de la boisson. Il comprit donc immédiatement qu'il avait infligé un coup à Francesca Oswald-MacTaggart, qu'il l'avait blessée. D'ordinaire, il ne tenait pas à se bagarrer avec les femmes, mais c'était elle qui avait commencé.

Relevant légèrement le menton, elle s'avança de nouveau vers lui et saisit sa main.

— Tu n'as pas besoin de te présenter, Niall, pour l'amour du ciel !

Ses doigts tremblaient un peu, mais lorsqu'il tenta de retirer sa main, elle accentua son étreinte.

— Je m'attendais à ce que tu aies les cheveux roux.

Niall passa sa main libre dans les boucles indisciplinées qui lui tombaient sur les yeux et haussa les épaules.

— Ils ont foncé. Ils sont plutôt bruns, mais il y a des mèches fauves qui sont visibles au soleil.

— Tu étais un très beau petit garçon. Mais, juste ciel... La moitié des filles de Londres vont s'évanouir en te voyant. Et ces yeux... Ils sont très semblables à ceux de ta sœur, sais-tu ? Ce céladon très clair, de la couleur des feuilles tendres sous le soleil...

Quand elle leva la main vers le visage de Niall, il se dégagea, se soustrayant à la caresse. Il ne suffisait pas de se saluer pour établir un lien amical, encore moins familial. Sauf qu'ils savaient tous les deux que Francesca tenait les cordons de la bourse dont dépendait l'avenir du domaine et de tous ses occupants. Son avenir à lui, également.

Aden passa entre eux pour pénétrer dans le hall sombre.

— Il me semble que si vous étiez curieuse de la couleur des cheveux de Niall ou de la beauté de ses yeux, vous disposiez d'un moyen facile de satisfaire cette curiosité. Une visite, peut-être. Ou une lettre.

Sur ces mots, il brandit une monstrueuse tête d'ours empaillée, fixée sur une planche de chêne.

— Où suis-je logé ? demanda-t-il.

Le majordome se précipita vers lui.

— Cette chose... Peut-être que l'un des valets pourrait se charger de cette chose pour vous, monsieur. John ? Et...

Sans lui prêter attention, Aden commença à gravir le grand et bel escalier, puis il s'arrêta sur le palier, à l'endroit où il se séparait pour conduire dans l'aile droite ou dans l'aile gauche.

— Indiquez-moi une direction, ou je choisirai la première chambre qui me plaira, lança-t-il.

— Smythe, montrez sa chambre à Aden, ordonna Francesca.

— Tout de suite, madame.

— Ça alors, reprit Aden d'une voix traînante, vous vous souvenez de mon prénom, Francesca ? Il est vrai que j'ai la réputation d'être inoubliable.

— Lorsque tu auras déposé ton trophée, rejoins-nous dans le petit salon, se contenta de lui signifier la comtesse, qui désigna de la tête une pièce à l'extrémité du hall. Niall, tu veux bien te joindre à moi ?

Elle s'éloigna dans cette direction. L'heure était donc venue de tâter un peu le terrain, se dit Niall qui lui emboîta le pas. Mais il s'immobilisa brusquement lorsqu'une poigne se referma sur son épaule.

— Tu lui as serré la main, grommela Coll.

— Et je me suis présenté, comme si nous ne nous étions jamais rencontrés, rétorqua Niall. Je suis un homme charmant, si tu veux bien te le rappeler. Mais je ne suis pas un traître.

— N'oublie pas, *bràthair*... Tu as entendu l'avertissement de père. Elle a peut-être l'apparence d'une fleur délicate, mais nombreux sont les hommes à avoir succombé à une voix douce et aux larmes. Si tu n'es pas assez fort pour ça, alors renonce. Aden et moi nous en occuperons.

À en croire la description faite par Angus MacTaggart de la mère de ses enfants, délivrée depuis son soi-disant lit de mort, Francesca Oswald-MacTaggart était une fragile et larmoyante demoiselle qui usait de ruses féminines pour obtenir des hommes la satisfaction de ses caprices. Niall ne savait pas s'il devait croire tout ou partie de ce portrait. Contrairement à ce qu'il avait prétendu, il conservait quelques souvenirs d'elle et, dans la plupart d'entre eux, elle était chaleureuse et agréable. Et elle sentait le citron. Mais il n'était qu'un gamin, alors. Ce qui n'était plus le cas, loin de là.

— La seule et bonne raison d'épouser une Anglaise, c'est que cette fleur délicate fera ce que je dis et que je pourrai la laisser à Londres, répliqua-t-il à voix basse. Après tout, ça a marché pour père.

— Tu n'as pas tort. Ne pas en épouser une du tout aurait néanmoins ma préférence. Surtout si c'est une étrangère qu'on a choisie pour moi.

Coll laissa retomber sa main et le suivit dans le salon.

Niall s'assit près de la porte, alors que Coll faisait le tour de la pièce pour examiner les étagères remplies de livres, de vases et d'un tas de bibelots délicats. Lorsque Aden fit son apparition, tous les deux investirent le canapé situé à la gauche de Niall. Ce qui laissa Francesca face à la porte avec, en conséquence, une vue imprenable sur le ridicule amoncellement d'objets qu'ils avaient emportés d'Écosse. Il serait sans doute intéressant d'observer sa réaction, même si Niall doutait que tout se passe comme l'espérait Coll.

— Mes fils..., commença-t-elle d'une voix que les cornemuses rendaient à peine audible.

— Il vous faudra parler plus fort, déclara Coll. Les gars sont pleins d'enthousiasme, ce matin.

— Je disais que je suis heureuse de vous revoir, mes garçons, lança-t-elle d'une voix plus forte.

— Nous ne sommes pas vos garçons, rétorqua Coll. Vous nous avez convoqués ici sous la menace, et nous sommes ici pour y répondre. Si vous vouliez de l'affection, vous auriez dû le demander plus gentiment, et écrire plus fréquemment.

La comtesse s'assit dans le fauteuil resté libre, et ses jupes retombèrent dans un bruissement d'étoffe tandis qu'elle croisait les mains sur ses genoux. Chacun de ses gestes semblait étudié, comme si un peintre se tenait dans la pièce voisine, prêt à bondir pour dessiner son portrait.

— Vous me faites donc porter le blâme. Alors que c'est votre père qui a négligé de vous informer de cet accord conclu il y a dix-sept ans. Très bien. Qu'il en soit ainsi.

Aden inclina la tête sur le côté.

— Lui ne nous a pas abandonnés, Francesca.

Baissant les yeux, elle ouvrit la bouche puis la referma. Niall s'attendait à ce que commencent les pleurs, les lamentations et les appels à la compassion. Mais, après s'être éclairci la gorge, elle répliqua :

— Ma plus grande crainte, c'était qu'Angus vous élève en barbares dépourvus d'éducation et de manières. Et mes craintes étaient fondées, bien sûr. Cela dit, comme nous savons tous que votre avenir repose sur votre complaisance à me donner satisfaction, commençons par ceci : vous ne m'appellerez pas Francesca. Je suis votre mère et vous me montrerez un certain respect. Je vous donne le choix entre quatre manières de vous adresser à moi. Vous pouvez m'appeler mère, maman, madame, ou lady Aldriss.

Voilà qui n'était pas du tout larmoyant. Niall dissimula sa surprise pour demander :

— En ce cas, lady Aldriss, pourriez-vous nous dire où nous pouvons trouver notre sœur ?

— Je le pourrais... si vous me donnez votre parole que vous ne lui reprocherez pas l'accord conclu avec votre père, ou ses fiançailles. Ce n'est pas sa faute si vous êtes ici.

Niall fronça les sourcils. Il avait suggéré d'enlever Eloïse. Mais cela avait été une idée parmi d'autres, lancées durant une partie de fléchettes.

— Vous nous croyez donc assez fous pour lui vouloir du mal ? C'est une MacTaggart. Et c'est notre petite sœur.

Quelque chose dans cette réplique dut plaire à Francesca, car elle sourit.

— Bien. Je suis heureuse de l'entendre. Elle aurait voulu être là, mais elle devait aller faire des courses avec des amies, et j'ai tenu à ce qu'elle respecte cet engagement. Elle sera rentrée avant le dîner.

— Je suppose que vous souhaitez déchirer ce contrat, déclara Coll. Vous ignorez qui nous sommes, ou si nous n'avons pas déjà choisi notre future femme. Si vous nous obligez à épouser une quelconque péronnelle, vous risquez de ne pas avoir de petits-enfants, madame.

— Je sais que vous avez eu moins d'une semaine pour bâtir une défense contre cet accord conclu avec votre père, mais est-ce tout ce que vous avez été capable de trouver ? Pas de petits-enfants ? Vous parlez à une femme qui a abandonné ses propres fils.

— Vous venez de dire que vous étiez heureuse de nous voir, intervint Aden.

— Je le suis. J'espère que vous finirez par comprendre à quel point j'en suis heureuse. Il n'empêche que l'accord demeure. Vous le respecterez, ou je cesserai de donner à votre père l'argent qui lui permet de maintenir Aldriss Park à flot depuis trente ans. Personnellement, je me moque de ce domaine. Ce qui n'est pas votre cas, si je ne m'abuse.

— Non, lady Aldriss, grommela Coll. Pas plus que nous nous moquons du sort de nos paysans, de nos serviteurs et de nos villageois.

— Vous savez donc ce qu'il vous reste à faire. C'est très simple...

Sa voix mourut et elle fixa son regard sur le hall, derrière eux.

— Serait-ce un cerf ?

— Oui, répondit Aden. Il s'appelle Rory. Il trône dans la bibliothèque.

— Il ne trônera pas dans la mienne.

— Je suppose qu'il fera autant d'effet sur le palier, en ce cas, déclara Coll. Joseph, Gavin, laissez Rory au pied de l'escalier afin que nous puissions tous l'admirer.

Levant un sourcil, il reporta ensuite son regard sur Francesca.

— Bien, dit-elle, nous pourrons sans doute décider plus tard de son emplacement.

Elle ne se rendait pas compte, manifestement, qu'elle venait de perdre cette bataille. Ou elle s'en moquait, puisqu'elle avait gagné la plus importante.

Elle se leva, s'approcha du mur et tira à deux reprises sur un gland doré qui pendait près de la porte.

— Il n'est pas indispensable de faire preuve d'hostilité dans cette histoire, continua-t-elle. Smythe va vous montrer vos chambres. Le déjeuner sera servi dans la petite salle à manger entre une heure et trois heures, et le dîner est à sept heures. Si vous n'y assistez pas au dîner, vous n'aurez pas de dîner.

Le majordome parut sur le seuil de la pièce.

— Oui, madame ?

— Aden a déjà vu la sienne, mais conduisez Coll et Niall à leurs chambres respectives, s'il vous plaît.

Après avoir incliné la tête, elle se prépara à sortir. Mais, au dernier moment, elle se retourna.

— Puisque vous avez lu le document, je suppose que vous avez bien conscience que l'un d'entre vous doit épouser une femme que j'aurai choisie. Et puisque tu es celui qui recevra le titre et l'héritage, Coll, j'ai décidé que ce serait toi.

C'est ce qu'ils avaient déjà fixé entre eux, mais Coll n'avait pas été ravi de perdre. En le lui jetant à la tête, Francesca n'allait pas se concilier les bonnes grâces de lord Glendarril. Il déplia son mètre quatre-vingt-dix, prêt à riposter. Niall se hâta de se lever à son tour.

— Coll a d'ores et déjà décidé que ce serait lui, mentit-il. Nous ne sommes donc pas surpris, lady Aldriss. Encore que je doute que vous puissiez trouver une Anglaise digne de lui.

Un muscle joua sur la mâchoire de Coll, qui serra les poings.

— Certes, dit-il. En ce cas, trouvez-moi une fille innocente et délicate. Je suppose que nous nous entendrons aussi bien que vous et Angus MacTaggart en votre temps.

La comtesse pâlit légèrement.

— La jeune fille que j'ai choisie fera une excellente vicomtesse Glendarril, rétorqua-t-elle, sans relever la pique. Et, lorsque votre père jugera le moment venu d'expirer, une lady Aldriss encore plus admirable. Tu feras sa connaissance ce soir au théâtre. Tu peux emmener l'un de tes frères – un seul. Je ne voudrais pas que vous soyez trois à la foudroyer du regard.

— Vous pourriez m'accorder au moins une journée pour reprendre mon souffle, avant d'abattre la hache sur mon cou, protesta Coll.

Le sourire qu'elle lui adressa n'aurait pas réchauffé de la glace.

— Il ne sert à rien de différer. Et si jamais Eloïse et M. Harris s'enfuyaient pour se marier ? Vous pourriez tout perdre pour avoir atermoyé.

Rien ne se déroulait comme Coll l'avait anticipé. Niall se serait amusé de la façon dont Francesca l'avait réduit à l'impuissance, si cela ne risquait pas d'inciter son frère aîné à lui casser la figure. Il remercia de nouveau le ciel d'avoir au moins son petit mot à dire dans le choix de sa propre femme. Qui serait néanmoins une jeune fille malléable telle que décrite par Coll, dont il partagerait la couche, puis qu'il laisserait à Londres pour retourner seul dans les Highlands mener la vie qui lui plaisait.

— Autant que tu la voies le plus tôt possible, Coll, dit-il.

— Puisque tu aimes le théâtre, répliqua Coll, c'est toi qui te joindras à nous ce soir.

Niall réprima une grimace.

— J'en serai enchanté, mentit-il.

Juste ce dont il avait envie ! Passer une soirée à regarder Coll s'évertuant à faire s'évanouir une jeune fille terrorisée par sa simple apparence physique. Il pouvait néanmoins espérer la présence d'autres femmes célibataires, afin de commencer ses recherches pour lui-même.

— Il est hors de question que je porte ça, Oscar.

Niall se détourna du miroir pour fixer la grosse épingle de cravate en or, ornée d'un cabochon en émeraude, que lui présentait son valet de chambre. Il aurait juré distinguer de minuscules chérubins folâtrant sur le pourtour du bijou.

— Votre mère me l'a apportée spécialement pour vous, répliqua le valet. Elle dit qu'elle a appartenu à son père, feu lord Hornford.

Francesca avait certainement envoyé un colifichet semblable à Coll et à Aden. Et maintenant, elle attendait dans le salon pour voir lequel d'entre eux porterait son présent. Ce ne serait pas Niall.

— Pose ça, ordonna-t-il. Je porterai l'épingle ornée du chardon écossais, et rien d'autre. Je ne suis pas un dandy anglais.

— Bien..., dit Oscar en replaçant le bijou sur la table de toilette.

Avec un soupir, il prit la petite épingle en argent que Niall portait en général avec son kilt.

— J'aimerais néanmoins que la comtesse soit assurée que j'ai fait ce qu'elle m'a demandé.

— Ne va pas t'inquiéter de ce qu'une Sassenach pense de toi. Nous ne resterons pas assez longtemps ici pour que cela ait de l'importance.

— Et les femmes que vous et maître Aden êtes censés trouver à Londres ? Et celle que lord Glendarril doit épouser ? Il faudra rester assez longtemps pour ça.

Niall contempla son reflet dans le miroir, les sourcils froncés.

— Juste assez pour un mariage, assura-t-il. Je pense que, durant ces dernières dix-sept années, père a mené une existence agréable dans les Highlands sans sa femme. Il n'y a pas de raison que nous ne puissions faire de même.

Plus il y songeait, plus cela lui paraissait tomber sous le sens. Épouser une Anglaise quelconque – qui ne serait rien pour lui – afin de sauver Aldriss, puis ne plus entendre parler d'elle. Cela montrerait à Francesca qu'elle n'avait pas le pouvoir de tout contrôler, et surtout pas ses fils.

C'était néanmoins la pire des hypothèses, à n'envisager que si ses frères et lui ne parvenaient pas à persuader lady Aldriss qu'ils n'étaient pas taillés pour une vie londonienne. Elle ne les avait pas vus se comporter en public, après tout. Peut-être qu'après une soirée passée en compagnie de Highlanders hostiles, elle retournerait à Oswell House avec la ferme intention de déchirer le contrat et de les renvoyer dans leur Écosse natale.

— Oui ? fit Niall lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte de sa chambre.

Il l'aperçut tout d'abord dans le reflet du miroir : une nymphe gracile, aux longs cheveux noirs relevés en chignon et aux yeux d'un vert très pâle, dont la quasi-transparence était accentuée par une robe du soir d'un émeraude profond. Elle esquissait un sourire qui paraissait à la fois nerveux et plein d'espoir. Le cœur de Niall bondit dans sa poitrine, et il se releva brusquement.

— Bonsoir, Eloïse, dit-il en allant à sa rencontre et en la serrant dans ses bras.

Elle était aussi petite que Francesca, et paraissait encore plus délicate.

Le sourire de la jeune fille s'accentua.

— Tu n'aurais pas pu me reconnaître...

Niall fut surpris par son accent anglais, distingué, bien qu'il sût pertinemment où elle avait passé ces dix-sept dernières années. Eloïse était sa sœur : elle était donc censée être écossaise.

— Je me souviens très bien que je te piquais avec un bout de bois pour que tu pleures, et que je puisse alors subtiliser un biscuit à Mme Ross. C'est notre cuisinière, et elle te donnait des biscuits trempés dans du lait.

— Je ne m'en souviens pas, dit-elle en fronçant brièvement les sourcils. Il est vrai, cependant, que j'adore les biscuits.

La tête inclinée sur le côté, Eloïse l'observa si longuement que Niall finit par demander :

— J'ai une bestiole sur le front ?

— Pardon ? Oh... non, bien sûr. Je... je viens juste de rencontrer Aden, et il m'a dit que je te ressemblais. Je n'arrive pas bien à le comprendre... je veux dire, Aden. Coll, lui, m'a dit que je n'étais qu'une gamine, et que je ne devrais pas songer à épouser quiconque pendant au moins dix années supplémentaires. Mais Aden... Il m'a simplement regardée, il m'a dit que toi et moi pourrions être jumeaux, et il m'a demandé où il pouvait trouver un bon jeu de faro.

— Aucun de nous ne peut comprendre Aden, assura Niall avec un large sourire. Mais il est féru de cartes, ça c'est sûr. Tu viens avec nous au théâtre ce soir, n'est-ce pas ?

— Non. J'aurais bien aimé, mais je dîne avec Matthew, mon fiancé, et ses parents.

Après avoir toussoté, Eloïse ajouta :

— Je pense que maman veut vous laisser quelques jours pour vous habituer à Londres, avant que vous ne rencontriez Matthew et tout le monde.

Niall dévisagea sa sœur.

— Je n'étais pas heureux de venir à Londres, dit-il, mais je suis heureux de te voir de retour dans ma vie.

Elle sourit, les yeux embués.

— J'ai des frères..., dit-elle d'une voix enrouée. Je l'ai toujours su, et maman me racontait des histoires sur vous. Mais c'était toujours les mêmes histoires. Des choses que vous faisiez lorsque vous étiez tous très jeunes... C'était comme entendre parler de la famille de quelqu'un d'autre.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

— Je suis heureuse que tu sois ici, Niall.

Elle quitta alors la chambre. Derrière Niall, Oscar renifla bruyamment.

— C'était bien émouvant, maître Niall...

— Oui, très, acquiesça-t-il en revenant vers la table de toilette. Si père nous avait expliqué la raison pour laquelle il en voulait tellement à Francesca, j'aurais pu écrire à Eloïse autre chose qu'une carte d'anniversaire annuelle. Peut-être même serais-je allé lui rendre visite.

Il ne doutait pas qu'Angus ait été embarrassé de se retrouver dans une situation précaire à cause d'un petit bout de femme comme Francesca Oswell-MacTaggart. Mais le patriarche n'avait pas rendu service à ses fils en conservant, jusqu'au moment où il avait appris les fiançailles d'Eloïse, le secret sur ce maudit document et son contenu.

Si Niall et ses frères l'avaient su plus tôt, ils auraient peut-être eu le temps d'engager un avocat anglais afin de chercher un moyen légal de sortir la famille de ce

bourbier. Il existait certainement des stratégies pour contourner cette obligation d'épouser des Anglaises, dont l'une choisie par leur mère. Ils auraient pu épouser des Écossaises, par exemple, puis mettre lady Aldriss au défi d'y trouver à redire.

La porte de sa chambre s'ouvrit de nouveau, à la volée cette fois.

— Tiens ! dit Coll en lui jetant une pomme.

Niall l'attrapa et mordit dedans.

— Cela veut dire que nous n'assistons pas au dîner, je présume ?

— Tu présumes correctement. Je me rendrai dans ce fichu théâtre parce que j'ai donné ma parole. Mais il est hors de question que je dîne à côté de cette femme en prétendant que nous formons une famille.

Une pomme pouvait suffire pour quelques heures, mais ce n'était pas une solution à long terme.

— Si jamais nous en venions à ces extrémités, je te préviens : c'est ton cheval que nous mangerons en premier.

Coll marcha jusqu'à la fenêtre, puis revint au milieu de la chambre.

— Elle nous tient à sa merci, déclara-t-il.

— Oui, c'est sûr.

— Je suppose, dans ce cas, que peu importe qui est cette fille, à partir du moment où elle est insignifiante et effacée. Si je ne peux pas éviter le mariage, plus elle sera fade, mieux ça vaudra. Je supporterai ses battements de cils et ses commentaires sur le temps et sur la mode parisienne, et je l'épouserai dès que possible. Aden et toi, vous trouverez chacun une femme, puis nous rentrerons tous à la maison. Seuls. Francesca aura gagné, mais elle n'aimera pas le prix de la victoire.

Niall n'avait jamais envisagé de rechercher une épouse du genre décrit par son frère. Mais il n'avait pas, il est vrai, anticipé une telle situation.

— Je ferai comme toi, assura-t-il. Les MacTaggart se serrent...

— ... les coudes ! acheva Coll, qui lui appliqua une claque sur l'épaule. Exactement. Aden est déjà sorti, alors que dirais-tu de quelques parties de fléchettes dans la salle de billard, en attendant que lady Aldriss nous appelle pour le théâtre ? J'espère qu'au moins ce sera *Macbeth*, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Ou quelque chose d'aussi sanglant.

Au moment où tous deux pénétraient dans la salle de billard, des coups de gong résonnèrent au rez-de-chaussée. Cela signifiait sans doute que le dîner était servi. Mais puisque Coll avait décidé qu'ils survivraient ce soir en se nourrissant de pommes, Niall ignore leur écho. Un gong, alors que l'appel de quelqu'un dans l'escalier aurait suffi ! Il est vrai que leur père avait un jour tiré un coup de pistolet dans le plancher pour sommer ses fils de se rendre dans la salle à manger.

Niall n'avait pas envie d'aggraver les tensions entre Coll et Francesca. Pourtant, lui aussi aimait une bonne bagarre à l'occasion, quand les deux parties étaient de force égale. Mais ses frères comme son père se tournaient vers lui lorsqu'il fallait trouver un terrain d'entente. Et ils n'étaient pas les seuls. Lorsque les circonstances l'exigeaient, Niall jouait le rôle de pacificateur entre Aldriss Park et ses voisins. « Notre diplomate », l'appelait son père. Si cela signifiait que Niall ne supportait pas les petites brutes ou qu'il protégeait les gens autour de lui, il était prêt à accepter ce surnom.

— Vous êtes là, fit une voix derrière eux, quelques parties plus tard. Vous avez manqué le dîner, je le crains.

Niall se retourna. Sur le seuil de la salle se tenait le majordome, qui tirait sur son gilet pourtant parfaitement droit.

— Oui, on est là, acquiesça Coll, qui lança une autre fléchette.

— Je dois vous informer que le gong indique le début du dîner chaque soir, et qu'il ne sonne qu'une fois. Je dois aussi vous dire que la voiture est avancée dans l'allée, et que lady Aldriss souhaite que vous la rejoigniez sans tarder.

Le visage sombre, Coll referma les doigts sur la dernière fléchette. Soupirant, Niall lui donna un coup d'épaule.

— Tu n'as pas d'alternative, murmura-t-il. Et il y a une petite chance que la fille que nous allons rencontrer aime justement ton genre. Tu sais, le genre terne, stupide et influençable...

— Tu n'es qu'un idiot, grommela son frère, et il lança la dernière fléchette pile au cœur de la cible. Allons-y, veux-tu ?

— Mère, dois-je porter les perles de grand-mère ou le collier en onyx de tante Louise ? demanda Amelia-Rose Hyacinth Baxter.

Un bijou dans chaque main, elle était sortie de sa chambre et se tenait en haut de l'escalier.

Venant du salon, sa mère s'arrêta au pied de celui-ci.

— Avec cette dentelle blanche autour de ton décolleté, tu ne peux pas porter les perles. Cela les ferait paraître jaunes...

Après avoir froncé les sourcils, sa mère ajouta :

— N'as-tu pas des perles de verre bleues, et les boucles d'oreilles assorties ? Elles mettraient tes yeux en valeur.

— Je porte déjà une robe bleue, répliqua Amelia-Rose en tournant sur elle-même. Cela ferait trop.

Victoria Baxter agita la main d'un geste impatient.

— Le collier en onyx, en ce cas. Mais dépêche-toi. Il faut que tu sois assise dans la loge avant l'arrivée de lady Aldriss et de son fils.

Oui, évidemment. Il était toujours seyant pour une femme d'incliner le cou pour jeter un coup d'œil derrière elle, puis de se lever et de se retourner pour accueillir ses admirateurs. Ses jupes se drapaient alors de la plus belle façon autour de sa taille et de ses cuisses.

Après être retournée en hâte dans sa chambre, Amelia-Rose tendit le collier à sa servante.

— Nous avons consacré trop de temps à mes cheveux, dit-elle en s'asseyant pour que Mary puisse accrocher le fermoir de la chaîne en or. Maman a peur que nous soyons en retard.

— Mais admettez que vous êtes bien coiffée, répliqua Mary en saisissant une délicate boucle blonde pour la tourner autour de son doigt. On dirait une cascade dorée sur votre tête.

Amelia-Rose se regarda dans le miroir. Effectivement, elle était très bien coiffée ce soir. Peut-être même trop bien. Elle tira légèrement sur sa manche gauche pour la lisser.

— Croyez-vous que mon promis se sera donné la peine de prendre un bain ?

Mary s'esclaffa.

— Je suppose que lady Aldriss a insisté pour qu'il le fasse. Vous avez dit qu'il était à moitié anglais, non ?

— Oui, et à moitié écossais. Écossais des Highlands... Vous en avez déjà vu, ajouta Amelia-Rose dans un soupir. Ce sont des brutes avec de grandes barbes hérissées et des tonneaux de bière sur les épaules.

— Ceux-là, ce sont ceux qui travaillent sur les docks, mademoiselle Amy. Votre promis, c'est un vicomte. Et il deviendra comte un jour.

— Je le sais. Et me faire appeler « comtesse » et voir les gens s'incliner et faire la révérence devant moi sera très plaisant.

Amelia-Rose se leva avec une grimace. Une nouvelle fois, elle avait imité sa mère, alors même que Victoria Baxter n'était pas là pour le remarquer.

— Je n'ai rien contre son titre, poursuivit-elle. Seulement contre l'endroit où il vit et l'éducation qu'il a reçue. L'Écosse est vraiment très éloignée de Londres. Si je donnais une soirée là-bas, qui, au nom du ciel, en entendrait parler ?

Amelia-Rose s'en inquiétait depuis que sa mère et lady Aldriss avaient conclu un accord, quinze jours auparavant. Londres offrait des soirées, des concerts, des pièces de théâtre, des promenades au parc, des musées et tous les divertissements imaginables. En Écosse, il y avait... des moutons. Difficile de danser ou de tenir une conversation brillante avec des moutons. Ou avec des Highlanders, pour ce qu'elle en savait.

La petite cloche posée sur la table du hall commença à sonner frénétiquement, signe que sa mère s'impatiait. Ravalant un soupir, Amelia-Rose se dirigea vers l'escalier, qu'elle descendit tout en enfilant ses gants d'un bleu profond.

Sa mère l'attendait en bas. Elle l'enveloppa d'un regard aigu, avant de conclure :

— Ça ira. Mais j'aurais aimé que tu mettes des rubans dans tes cheveux.

— Mère, il s'agit de Drury Lane, pas d'un grand bal, objecta Amelia-Rose avec un sourire contraint. Et je ne veux pas apparaître trop empressée.

— Pourquoi pas ? intervint son père en sortant de son bureau. Tout est arrangé. La seule chose qu'il te reste à faire, c'est de rencontrer lord Glendarril et de choisir avec lui une date pour le mariage. Si j'osais,

je dirais que nous nous sommes chargés de la partie la plus difficile.

— Oh, ne dis pas de bêtises, cher Charles, protesta sa femme, à la grande surprise d'Amelia-Rose. Notre fille a été la coqueluche de Londres ces deux dernières années. Elle a déjà reçu...

Elle s'interrompit pour se tourner vers Amelia-Rose, le regard interrogateur.

— Combien de demandes en mariage as-tu reçues ?

— Quatre, répondit Amelia-Rose tout en prenant son châle argenté des mains de Hughes, le majordome, et de le draper elle-même sur ses épaules.

— Voilà, Charles. Quatre demandes en mariage en deux ans. Pourquoi donc montrerait-elle de l'empressement à rencontrer un homme riche, titré, et qui ne pourra pas s'enfuir lorsqu'elle dira quelque chose de fâcheux ?

Ah, finalement, il ne s'agissait pas d'un compliment... Amelia-Rose aurait dû s'en douter.

— J'essaye, mère. Et je vous remercie de vous être donné la peine de conclure un accord avec lady Aldriss.

Victoria porta la main à son front.

— De la gratitude, enfin ! Je n'y crois pas !

— Allons, allons, ma chère, dit son mari en les entraînant vers la voiture qui attendait. Trois de ces demandes en mariage sont de cette année. Amelia-Rose fait des efforts.

— Je vous remercie d'en faire la remarque, père.

Parce qu'il était vrai qu'Amelia-Rose avait fait des efforts. Elle n'avait prononcé aucune parole réellement cinglante depuis sa repartie, la saison précédente, à lord Albert Pruitt, troisième fils du marquis de Veyton, quand il l'avait comparée à un pichet de lait. Amelia-Rose avait tiré la leçon de ce désastre, et s'était efforcée de maîtriser sa langue. Ses pensées

n'en restaient pas moins indomptables ; mais au moins avait-elle compris qu'aucun homme ne demanderait sa main si elle l'accusait d'avoir l'imagination d'un navet.

Il s'agissait de sa seconde saison, à présent, et elle avait appris à modérer ses espérances et à accepter ses propres défauts. Elle avait rêvé de rencontrer un homme qui l'admirerait pour ce qu'elle était, qui apprécierait son esprit, mais une telle perle rare ne s'était pas montrée. Ses parents avaient donc entrepris de lui trouver un mari – lequel ne répondait apparemment à aucun des critères d'Amelia-Rose. Le seul avantage qu'elle voyait à épouser lord Glendarril, ce serait de pouvoir quitter Baxter House. Mais si c'était pour résider dans les Highlands, était-ce vraiment un avantage ?

Quelques minutes après être descendus de la voiture devant le théâtre de Drury Lane, Amelia-Rose et ses parents s'installèrent dans la loge de lady Aldriss et commandèrent des rafraîchissements.

Trois fauteuils restaient inoccupés. L'un destiné à lady Aldriss, bien sûr, l'autre à lord Glendarril. Mais le troisième ? Il n'était pas pour Eloïse MacTaggart, car Amelia-Rose savait que son amie dînait avec les Harris. Un frère de lord Glendarril, peut-être ?

Elle s'abstint de grimacer, car les gens commençaient lentement à gagner leurs fauteuils. Et si rien n'avait été officiellement annoncé, tout le monde savait qui Amelia-Rose rencontrerait ce soir. Elle se refusait à alimenter les commérages en s'autorisant une quelconque expression. Les leçons précédentes avaient porté.

De l'autre côté de la salle, dans la loge faisant pratiquement face à la leur, lady Caroline Mays et sa sœur cadette, lady Agnès, prenaient place, ainsi que le duc et la duchesse d'Hildergreen. Ayant porté ses

jumelles à ses yeux, Caroline repéra Amelia-Rose et lui adressa un signe de la main.

Amelia-Rose sourit et agita la main à son tour. Mais elle se crispa. Elle aimait bien lady Caroline. Oui, elles étaient bonnes amies. Mais sa vie en aurait-elle dépendu, la fille du duc aurait été incapable de conserver un secret. Placée comme elle l'était, lady Caroline allait être témoin de tout ce qui se passerait dans la loge de lady Aldriss. Dès le lendemain matin, pas une de leurs amies communes n'ignorerait quoi que ce soit de la soirée. Magnifique...

Amelia-Rose soupira. Elle espérait que tout irait bien. Peut-être que Coll MacTaggart était beau, agréable, et avait toujours souhaité vivre à Londres ; peut-être que son accent écossais s'atténuerait au fil du temps ; peut-être que ses manières ne seraient pas déplorables, ou seraient susceptibles d'être corrigées. En conséquence, Amelia-Rose ne verrait pas sa vie subir un bouleversement complet. Peut-être !

— Ah, très bien, vous êtes là, fit la voix de lady Aldriss derrière elle.

Après avoir pris une profonde inspiration, Amelia-Rose abaissa les épaules et tourna la tête juste ce qu'il fallait pour mettre en valeur la courbe de sa nuque. En pure perte, toutefois, car seule lady Aldriss, admirable en soie mauve et noire, se tenait devant le rideau qui fermait la loge. Si, finalement, les frères MacTaggart n'étaient pas encore arrivés, Amelia-Rose n'en serait pas chagrinée.

Elle se leva et salua la comtesse d'une révérence.

— Bonsoir, madame.

En raison de son amitié avec Eloïse, elle connaissait assez bien lady Aldriss. Elle avait appris à apprécier ses manières directes, si différentes de celles de sa mère avec ses « suggestions » qui mêlaient toujours compliment et critique.